

Recherches sociographiques



Mardel FOURNIER, *L'entrée dans la modernité. Science, culture et société au Québec*

Raymond Duchesne

Volume 31, numéro 1, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056502ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056502ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Duchesne, R. (1990). Compte rendu de [Mardel FOURNIER, *L'entrée dans la modernité. Science, culture et société au Québec*]. *Recherches sociographiques*, 31(1), 112–115. <https://doi.org/10.7202/056502ar>

destinées aux artistes, prix et distinctions, appui à la publication, Stanley House, etc. Mais tout comme pour la Faculté, ce n'est pas sans regret qu'il se rappelle ces premières années pendant lesquelles les membres du Conseil participaient directement à la prise de décision dans la distribution des bourses et de l'aide financière. Aux bureaucrates éclairés ont succédé des comités d'experts, «enclins dans l'examen des projets de recherches à ne considérer favorablement que la qualité du chercheur sans s'inquiéter du sujet des recherches, dussent-elles porter sur le sexe des anges». (P. 416.) Mais du Conseil, comme de ses autres employeurs, l'auteur se garde, comme il le reconnaît lui-même, de «faire l'évaluation critique»; en ces matières délicates, il adopte l'attitude prudente et discrète du haut fonctionnaire, compétent et consciencieux!

Devenu diplomate, Buissière fréquente les grands de ce monde et apprend quelques secrets politiques, mais il évite de commettre des indiscretions fâcheuses. D'une manière générale, il conserve une attitude distante et neutre face aux questions politiques, sauf au moment où le général de Gaulle lance du balcon de l'Hôtel de ville de Montréal son fameux «Vive le Québec libre!». Sa réaction en est une d'indignation et d'exaspération: «Nous nous étions toujours sentis libres dans un pays libre et voilà qu'il venait nous libérer.» (P. 506.)

Dans ses *Réminiscences*, Buissière se présente comme un administrateur humaniste qui, formé par la Fonction publique fédérale, «la meilleure des écoles d'administration», a consacré sa carrière à des organismes publics et au service de l'État. De lui-même il parle peu, si ce n'est pour avouer ses trois grandes passions: sa famille, ses (nombreuses) maisons et ses fréquents déplacements. Au sujet des merveilleux voyages autour du monde ou des problèmes d'achat et de construction de ses résidences secondaires, il se fait très volubile et nous fournit tous les détails. On aurait parfois aimé qu'il nous fasse moins part de ses «préoccupations» et un peu plus de ses convictions. Mais, fils de paysan, Eugène Buissière demeure fidèle à lui-même: les pieds bien sur terre, il apprécie les gens non pas seulement pour leurs idées, mais aussi et surtout par leurs manières de vivre.

Marcel FOURNIER

*Département de sociologie,
Université de Montréal.*

Marcel FOURNIER, *L'entrée dans la modernité. Science, culture et société au Québec*, Montréal, Saint-Martin, 1986, 240 p.

S'il fallait retenir une seule question qui résume l'histoire de notre sociologie, ce serait sans aucun doute celle de la modernisation du Québec. Depuis Léon Gérin, des générations de sociologues se sont employés à sonder les divers aspects de la transformation d'une *folk society* tricotée serrée en un État-nation moderne. Parmi ceux qui se sont intéressés plus particulièrement aux dimensions culturelles et idéologiques du phénomène, Marcel Fournier occupe une place de première importance. Ses travaux des vingt dernières années sur

l'éducation, l'histoire des sciences sociales, le champ scientifique et les générations d'artistes ont jeté un puissant éclairage sur la culture québécoise du XX^e siècle.

L'auteur a choisi de rassembler six de ses écrits consacrés à l'avènement de la modernité culturelle au Québec. Tous sauf un mettent en vedette un intellectuel ayant « par les efforts qu'il a déployés pour assurer le développement de nouvelles disciplines et spécialités, contribué à la modernisation de la culture québécoise ». (P. 10.) Il s'agit de trois sociologues, Édouard Montpetit, le père Georges-Henri Lévesque et Jean-Charles Falardeau, d'un scientifique, le frère Marie-Victorin, et du peintre Paul-Émile Borduas. Un dernier texte, d'ailleurs le plus récent, fait un peu la synthèse des idées de l'auteur sur le rôle des « générations d'intellectuels » et des classes moyennes dans l'avènement de la modernité. Une introduction et une courte conclusion, les seuls morceaux inédits, complètent l'ouvrage qui ne comporte ni index, ni bibliographie « consolidée ».

Que dire de ce recueil d'essais ? Il faut reconnaître que le tout n'est pas supérieur à la somme des parties. Quel dommage que l'auteur ne se soit pas donné la peine de fondre dans une œuvre véritable ces textes parus entre 1973 et 1984, certains en collaboration. Comme on peut s'en douter, le livre manque d'unité. D'unité de ton d'abord, d'unité dans le choix des concepts ensuite. L'écrit sur Falardeau est une aimable biographie intellectuelle. Ceux consacrés à Montpetit ou à Marie-Victorin, où souffle nettement l'esprit de Bourdieu, dépassent de beaucoup le personnage et mettent en scène « le processus de reconversion qu'opèrent alors des groupes sociaux pour réunir les conditions d'émergence d'une véritable culture du professionnalisme caractérisée par le refus de toute forme d'autorité traditionnelle et d'amateurisme ». (P. 35.) Quant au propos sur Borduas, le mieux charpenté et le mieux rédigé, il atteint un heureux équilibre entre le portrait intellectuel et la sociologie des « conditions de production et de circulation des œuvres d'art » (p. 202), tout en décochant quelques méchancetés amusantes aux exégètes de l'automatisme.

D'un essai à l'autre, les concepts fluctuent beaucoup : on se perd, par exemple, dans ces classes moyennes, traditionnelles et supérieures, dans ces groupes sociaux et dans ces classes professionnelles, etc., qui ne correspondent jamais aux catégories socioprofessionnelles des enquêtes citées et qui, de toute manière, se fractionnent à volonté. Enfin, faute de synthèse, on perçoit mal la représentativité des intellectuels retenus par l'auteur pour leur contribution à la modernité.

Cela dit, la thèse centrale est clairement exprimée et défendue : la modernisation culturelle du Québec, dont le théâtre principal a été l'école et l'université, est un phénomène lié à la reconversion de la petite bourgeoisie traditionnelle en une « nouvelle classe moyenne » des professionnels des sciences, du génie, des sciences sociales, de l'administration, de la pédagogie et des arts. Répondant à la pression des couches les moins favorisées de la petite bourgeoisie (c'est-à-dire aux fils et aux filles des petits commerçants, des ouvriers spécialisés, des cols blancs, etc.), formés pour la plupart dans les écoles techniques, les écoles des frères et les écoles primaires supérieures, plutôt que dans les collèges classiques), l'université se serait « modernisée » en créant des facultés et des écoles de sciences, de génie, d'administration, de sciences sociales, etc. Du même coup, elle aurait laissé entrer l'idéologie du « professionnalisme », du « culte de la compétence » et de la « rationalité », salutaire antidote à la sclérose des humanités gréco-latines et au culte de l'autorité.

Cette idée, que confirme amplement l'analyse de l'origine sociale et des antécédents scolaires des étudiants ayant embrassé les « nouvelles carrières » à partir de 1920, est assortie

d'un corollaire, moins assuré, selon lequel la classe supérieure francophone, retranchée dans les collèges classiques et les facultés traditionnelles, aurait boudé, sinon combattu, cette modernisation. Cela soulève des difficultés analytiques et historiques. D'abord, on cerne mal les limites de ce que l'auteur désigne comme la «classe supérieure», sa définition comprenant tantôt les médecins, les avocats et le clergé, tantôt les excluant. Ensuite, loin d'être exclusivement au service de la «classe supérieure», les collèges classiques et les facultés traditionnelles ont servi à la promotion sociale de jeunes gens issus de couches moins favorisées de la petite bourgeoisie. Enfin, la bourgeoisie des professions libérales ne dédaignait apparemment pas de placer ses cadets dans les «nouvelles professions»: en 1947, par exemple, plus de 35% des diplômés en sciences et en génie de l'Université Laval étaient issus de ce milieu et, en 1952-1953, les bacheliers en études classiques formaient la moitié des étudiants inscrits en sciences, en sciences sociales et en commerce à l'Université de Montréal. Pour toutes ces raisons, il paraît difficile de souscrire à la vision d'une université à «deux vitesses», réservant l'entrée de ses facultés traditionnelles aux enfants de la classe supérieure, diplômés des collèges classiques, tout en aménageant de nouveaux programmes, plus «modernes», pour ceux de la petite bourgeoisie. Il semble plutôt que les uns et les autres se soient partagé, sans crispation ni concurrence effrénée, l'espace social créé par les nouvelles carrières nées de l'industrialisation du Québec.

Chez Fournier, cette idée d'une rivalité entre deux groupes sociaux se traduit, dans le champ intellectuel, par des affrontements nombreux entre les Anciens et les Modernes. Héros de notre *Aufklärung* nationale, Montpetit ou Marie-Victorin sont peints dans une lumière qui met en évidence ce qui les distingue le plus de la tradition et de leurs adversaires. En les campant aussi nettement, aussi uniment comme des modernes, on bute peut-être sur des questions ou des problèmes d'interprétation inutiles. En quoi Borduas, par exemple, est-il plus «moderne» que ses opposants? Si Montpetit perçoit son action à l'École des sciences sociales de l'Université de Montréal comme un échec, est-ce parce que les choses n'ont pu aller aussi loin qu'il le souhaitait ou parce qu'elles ont dépassé son intention? Il vaudrait sans doute mieux, pour comprendre l'entrée dans la modernité, reconnaître chez Marie-Victorin, Montpetit ou le père Lévesque, non pas seulement ce qui en fait des modernes, des précurseurs ou des innovateurs, mais aussi tout ce qui les rattache au passé. Jeffrey HERF a parlé de «modernisme réactionnaire» pour désigner le syncrétisme idéologique de l'Allemagne de Weimar et du III^e Reich où, en réaction au capitalisme libéral, la poursuite de la modernité technologique et de la puissance se serait trouvée mise au service d'une vision irrationnelle et mythique du peuple germanique et de son destin historique. (*Reactionary Modernism. Technology, Culture, and Politics in Weimar and the Third Reich.*) C'est peut-être là une conclusion à méditer pour comprendre la modernisation culturelle du Québec. Par beaucoup de traits, nos intellectuels de 1930 et de 1940 paraissent aussi attachés aux valeurs du passé qu'à la modernité. Unis dans une commune méfiance à l'égard du grand capitalisme, nationalistes professant un catholicisme sans faille et leur soumission à l'Église, nos «modernes» mettent généralement beaucoup de soin à ménager la tradition et vont souvent même jusqu'à exalter l'héritage culturel du XIX^e siècle. Par exemple, Marie-Victorin engage la botanique dans un vaste programme de recherche, l'inventaire de la flore québécoise et la taxinomie, qui appartient au moins autant à l'histoire naturelle du XIX^e siècle qu'à l'écologie moderne. Dans cette perspective, les intellectuels dont Fournier évoque l'action apparaissent moins comme les agents actifs et conscients d'une modernité qui, malgré eux, tarde à s'imposer, que comme des êtres de chair qui, apparus à un moment de l'histoire de la modernisation, tentent de faire pour eux-mêmes et pour leurs contemporains la

synthèse des idées traditionnelles et des idées nouvelles. Et l'entrée dans la modernité apparaît moins comme une affaire constamment reportée, jusqu'à 1960, que comme un phénomène qui se déroule dans le « temps long » de l'histoire. Comme l'a écrit Jacques Rousseau, « en 1930, on semait; en 1960, on récoltait ».

Raymond DUCHESNE

*Télé-Université,
Université du Québec.*

Roberto PERIN et Franc STURINO (dirs), *Arrangiarsi. The Italian Immigration Experience in Canada*, Montréal, Guernica, 1989, 251 p.

Ce livre rassemble dix textes sélectionnés à partir des communications présentées à la conférence internationale « Writing about the Italian immigrant experience in Canada » tenue à Rome il y a quelques années. Malgré la diversité des sujets, la variété des approches et les différents champs des sciences sociales à partir desquels ils furent écrits, les unit clairement un dénominateur commun qui tient tout entier dans le titre de l'ouvrage.

Comme le souligne PERIN, dans l'introduction (« The immigrant: Actor or outcast »), *Arrangiarsi* (littéralement « s'arranger ») exprime, pour l'italien immigré, la capacité de création culturelle dont il a dû faire preuve en Amérique à travers, par exemple, le réaménagement de ses réseaux de parenté et de voisinage, ou l'invention de nouvelles manières de faire au travail et pour le logement. *Arrangiarsi* fut donc une façon particulière de se poser comme acteur social actif et de récuser l'image de l'individu sans défense et « victimisé » qui lui fut si longtemps associée. Conséquemment, pour l'historien ou le chercheur en sciences sociales, *arrangiarsi*, considéré comme un nouveau paradigme apparu vers le milieu des années 1970 (référence explicite aux travaux de R.-F. Harney et à la « nouvelle histoire sociale »), implique une mise à l'écart des perceptions des élites canadiennes, italiennes ou italo-canadiennes concernant l'immigration afin de la saisir plutôt « à travers les yeux de l'immigrant » et ses rationalités spécifiques. L'auteur nous invite ainsi à un effort de définition d'authentiques identité et culture immigrées, véritables créations italo-canadiennes irréductibles à la culture italienne métropolitaine et nécessairement éphémères puisqu'en constante transformation avec la culture d'accueil, elle-même réaménagée par les nouveaux venus.

Les articles de Robert F. HARNEY et de Nicoletta SERIO répondent à l'exigence d'un examen critique des perspectives des élites sur l'immigration. Ainsi, le premier (« Caboto and other *parentela*: The uses of the Italian-Canadian past ») s'élève-t-il contre les effets nocifs d'une « instrumentalisation » de l'histoire par les élites italo-canadiennes. L'auteur montre comment, dans le sens de la compétitivité ethnique encouragée par le multiculturalisme du pays, cette récupération de l'histoire tend à remplacer l'étude sérieuse du phénomène migratoire de masse des XIX^e et XX^e siècles par une course aux personnages illustres pouvant témoigner à la société hôte d'une contribution italienne respectable. Analysant de façon